IV.

SÉANCE DU SAMEDI 22 AVRIL 1989

commune à la Société des Études latines
et à l'Association des Études grecques
Président de l'Association des Études grecques : M. J. SIRINELLI
Président de la Société des Études latines : M. L. HOLTZ

M. SIRINELLI ouvrant la séance souligne l'harmonie de cette civilisation que l'on dit gréco-latine et qui constitue, au moment où l'on parle de l'Europe, — loin de l'impérialisme, même romain —, une invitation à remettre toutes ses valeurs entre les mains de l'homme, qu'il se tourne vers ses origines. Qu'il s'en remette aux leçons de la Grèce et de Rome. Qu'il redonne un sens aux mots : hùmanisme, histoire, sciences sociales. Il apprendra ses humanités dans le miroir de ces deux nourrices et saura qu'il n'est pas trop d'être deux pour défendre une cause fondamentale et commune. M. J. SIRINELLI donne alors la parole à M. L. HOLTZ.

Dans sa réponse, le Président de la Société des Études latines, se déclare touché par le recul et la hauteur de ces vues. Unité et défense des humanités doivent être les maîtres-mots des hellénistes et des latinistes. Que serait Rome sans la Grèce ? La présente réunion, comme celles qui ont lieu au sein des Commissions nationales communes, œuvre pour le réveil des humanités. Certes, il n'y a pas de rituel dans ce type présent de rencontre, mais chacun en y participant à le sentiment d'assiter à une véritable cérémonie de l'amitié, de la raison et du cœur.

M. L. HOLTZ appelle alors M. D. BRIQUEL à la tribune pour la première communication inscrite à l'ordre du jour.

I. — M. D. BRIQUEL, *A propos d'une inscription redécouverte au Louvre. Remarques sur la tradition relative à Mézence* (texte publié dans ce volume p. 78-92).

Le Président L. HOLTZ remercie, avec de vives félécitations, l'orateur qui vient de donner un exemple de ce que peut apporter la conjugaison de données littéraires et historiques pour réinterpréter une œuvre telle que l'*Énéide*. Cette étude a bien montré, selon lui, le substrat historique et italique dont Virgile a tissé la réalité de son œuvre.

Interviennent également M. P. FLOBERT et M. H. ZEHNACKER.

Puis on aborde la partie grecque de cette séance. M. L. HOLTZ remet la direction des débats à M. J. SIRINELLI.

Le Président invite le second orateur prévu à l'ordre du jour à prendre la parole.

II. — M. F. CHAMOUX, *Un historien mal-aimé : Diodore de Sicile* (texte publié intégralement dans la R. É. G.).

Voici un résumé de cette communication :

Diodore n'a pas bonne presse auprès des philologues et des historiens. Le peu de considération dans lequel il est tenu contraste avec l'estime que lui portaient les érudits de l'Antiquité (de Pline l'Ancien à Eusèbe), du monde byzantin et des temps modernes jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. Le jugement étrangement sévère de WILAMOWITZ (*ein so miserabler Skribent*)

est sans doute pour beaucoup dans cette désaffection à l'égard d'un écrivain dont l'œuvre considérable (les quarante livres de la *Bibliothèque historique*) est pourtant assez largement conservée : quinze livres entiers, plus des fragments divers introduits dans des compilations byzantines. Toutefois un mouvement se dessine pour réhabiliter Diodore. Les ouvrages de J. PALM (1955) et de W. SPOERRI (1969) y ont contribué et l'édition des C. U. F. (cinq volumes parus depuis 1972, un sous presse, trois autres en voie de parution prochaine) permet aux lecteurs français d'accéder commodément à cet auteur.

Il faut juger Diodore sur ce qu'il a voulu faire, et non en fonction d'autres critères. Il s'est clairement expliqué là-dessus, en particulier dans la préface du livre I. Son dessein, hardi et neuf, était d'écrire une véritable histoire universelle, depuis les origines jusqu'à son temps, puisqu'il a conduit son récit jusqu'au début de la guerre des Gaules (60/59 a. C.). Nul n'avait encore tenté une telle entreprise dans toute son ampleur. En effet Diodore n'entend négliger ni les siècles obscurs sur lesquels ses contemporains n'étaient informés que par des récits mythiques, ni le monde occidental (l'Italie, avec Rome, et la Sicile), ni les peuples barbares. Son propos est de mettre à la disposition d'un lecteur cultivé un exposé continu de l'aventure humaine. Grand dessein qui ne pouvait être tenté qu'en partant des travaux des historiens ses prédécesseurs : Diodore accepte donc d'être un compilateur, et il est absurde de lui reprocher ce qui était la condition même de son entreprise. Il ne cherche pas à dissimuler ses emprunts et mentionne souvent ses sources (ce que ne font guère les autres auteurs anciens). Cette dépendance inévitable ne lui interdit nullement d'exercer des choix, avec un esprit critique souvent méconnu par les commentateurs. Les études de PALM sur son style ont démontré avec précision qu'il ne se bornait pas à recopier, sauf dans quelques passages descriptifs où le souci d'une information exacte l'asservit davantage à son modèle.

La construction générale de l'œuvre, parfaitement consciente et claire, est remarquable. Les six premiers livres sont consacrés à la période mythique, pour laquelle aucun cadre chronologique ne peut soutenir l'exposé : aussi celui-ci est-il réparti entre monde barbare (trois livres) et monde grec (trois livres). Diodore sait bien que ces sujets sont pleins d'embûches, qu'il énumère lui-même avec lucidité : mais il n'en tient pas moins à tirer des mythographes et des ethnographes hellénistiques ce qui lui paraît important, en s'en tenant d'ailleurs à l'essentiel. Viennent ensuite onze livres (VII-XVII) traitant de la période allant de la guerre de Troie à la mort d'Alexandre (1184-323, dans la chronologie d'Ératosthène) : nous sommes désormais dans les temps historiques, dont Diodore suit le déroulement. Enfin une troisième grande période (323-59 dans notre comput) couvre ce que nous appelons l'époque hellénistique, en vingt-trois livres (XVIII-XL). On voit par là que la vision de l'histoire que Diodore nous propose est étonnamment moderne : il ne néglige pas les mythes, qui peuvent recéler quelque vérité obscure; il est attentif à la chronologie, adoptant la méthode annalistique dès que la matière s'y prête (méthode qui comporte des inconvénients dont la cohérence de l'exposé souffre parfois); et surtout il accorde la plus grande place aux derniers siècles, plus proches de lui et offrant une riche matière, pour laquelle aucune synthèse de ce genre n'avait encore été proposée. Rien n'est plus déplorable que la perte des livres XXI à XL, si l'on en juge d'après ce que les livres XVIII à XX nous apprennent sur la période des Diadoques (de 323 à 301), où le texte de Diodore reste le principal, et souvent l'unique, guide pour nos historiens.

Il n'est pas question de nier les faiblesses de l'œuvre : dans une matière aussi vaste et aussi complexe, les confusions, les incertitudes, les chevauchements chronologiques ne pouvaient guère être évités. D'autre part, sans méconnaître que l'histoire doit faire sa place à la recherche des causes, Diodore a tendance à s'en tenir aux plus vagues : rôle du hasard (la *Tyché*), fréquence de l'inattendu (le *paradoxon*); il fait une place, justifiée, à l'intervention des individus d'exception (Épaminondas, Philippe II, Alexandre le Grand), sans pousser très loin l'analyse psychologique; il est persuadé que la divinité sait récompenser les mérites et châtier les crimes, au moins dans certaines occasions, et il pense, comme la plupart des historiens anciens, que l'étude de l'histoire est riche d'enseignements politiques et moraux. Enfin la rédaction de l'œuvre, en raison de son ampleur même, ne pouvait être que rapide : le style, simple et sans apprêt, ne vise ni à surprendre, ni à charmer, mais seulement à instruire. Bref Diodore écrit comme un homme cultivé, avec les préjugés de son temps : ce n'est en rien un homme de lettres, mais un érudit de bonne compagnie, soucieux de rendre service à ses contemporains en s'astreignant, pour les renseigner sur le passé de l'humanité, à un énorme travail de recherche et de documentation.

De ce travail, nous sommes encore aujourd'hui les bénéficiaires et nous devons lui en savoir gré. N'oublions pas non plus que, dans le cours du récit, maints passages curieux, maintes scènes attachantes, pittoresques ou pathétiques sollicitent l'attention du lecteur : dans chaque livre, les pages ne manquent pas qui méritent de figurer dans une anthologie. A parcourir d'affilée ce qui subsiste de la *Bibliothèque historique*, on apprend beaucoup et l'on s'ennuie rarement. On n'est plus tenté de souscrire à la condamnation de WILAMOWITZ : Diodore est tout autre qu'un « minable gratte-papier » [1].

Le Président SIRINELLI fait observer que les applaudissements nourris qui ont salué la qualité de cette étude semblaient également marquer le terrassement du dragon Wilamotzien et la réhabilitation de Diodore. M. SIRINELLI souligne en particulier l'intérêt porté par Diodore à l'œuvre d'Evhèmère. Il adhère à cette entreprise de réhabilitation de Diodore, sans réserves.

M. A. ARCELLASCHI intervient pour faire observer qu'il y a dans l'œuvre d'Ennius auteur d'*Annales* et d'un *Evhémère*, comme une annonce de l'aspect annalistique et mythologique de l'œuvre de Diodore. Y aurait-il sur ce point une attitude d'esprit, une tradition originale, venues de la grande Grèce ?

M. J. BEAUJEU s'interroge sur l'objectivité de Diodore. M. J. CHAMOUX le rassure. Puis interviennent longuement M. P. JAL, M. TRÉHEUX, M. P. WARTELLE et M. L. HOLTZ.

V.

SÉANCE DU SAMEDI 20 MAI 1989

Président : M. L. HOLTZ

Le Président présente les excuses de M. P. GRIMAL exceptionnellement absent et apporte un complément de précisions sur le voyage à Lyon du 10 juin.

Communications à l'ordre du jour.

I. — J.-C. RICHARD, *A propos du dies Cremerensis*.

M. L. HOLTZ remercie M. J.-C. RICHARD pour cette brillante démonstration qui dénote une connaissance fine de l'annalistique.

M. P. FLOBERT s'interroge sur l'influence de la bataille des Thermopyles sur le récit de la bataille de Crémère. Il y a eu 300 morts de chaque côté.

M. J.-C. RICHARD considère le problème du chiffre et de l'effectif comme préoccupant. Il y a eu 300 ou 306 Fabii, mais peu de certitude, car il convient de compter aussi les clients.

M. P. FLOBERT admet cette présentation d'une guerre gentilice avec des clients comme possible. Il mentionne l'émigration à Rome d'Atta Clausus avec famille et clients.

II. — M. M. PERRIN, *Le « De laudibus sanctae crucis » de Raban Maur* (texte publié dans ce volume, p. 213-235).

L'orateur présente l'auteur, le manuscrit et donne une analyse du premier poème (avec projections).

1. Le texte développé de cette communication sera publié, avec l'appareil de références indispensables, dans l'*Introduction à l'œuvre de Diodore* qui doit figurer en tête du livre I de la *Bibliothèque historique* dans la collection des C. U. F.